

# Musiciens sur la sellette : la gloire de Berlioz

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

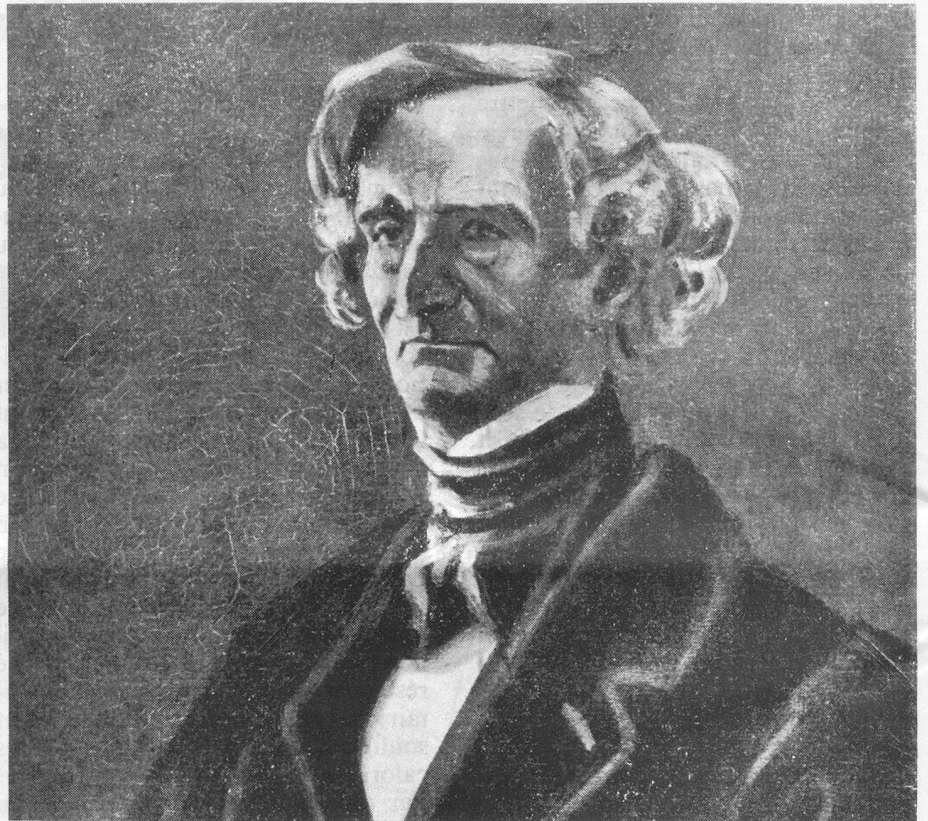
# La gloire de Berlioz

Au siècle passé, on portait les grands hommes roidis dans une vaste cape romantique. Cette cape, c'était la gloire. Qu'ils étaient enviables! Et pourtant, à lire leurs mémoires, il s'avère que lesdits grands hommes avaient toujours l'impression d'avoir une épaule découverte. La gloire est un vêtement un peu trop court. Berlioz fut le grand enrhumé du XIX<sup>e</sup> siècle!

S'il n'a jamais su s'y prendre avec la gloire, c'est qu'il l'a fâcheusement confondue avec la célébrité. Or, la célébrité, il en a goûté: à vingt-cinq ans, il était le critique musical incontesté au «Journal des Débats». A trente-six ans, il était nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il a été l'ami des plus brillants écrivains, de peintres illustres. Nous savons enfin qu'il a été le seul musicien romantique que la France se soit offert. C'est paradoxal, car la France, qui jouait à colin-maillard, lancée entre les tintamarres de Meyerbeer et les étourdissements d'Offenbach, la France passait son temps à tenter de se défaire de Berlioz et de sa musique. Comme Berlioz recherchait la gloire pour lui et sa musique, il est allé la quérir ailleurs, en Allemagne, en Angleterre, en Russie. Et il l'y a trouvée.

Mais en France, il était célèbre. Ses succès étaient célèbres. Ses fours encore davantage. Sa vie intéressait beaucoup de gens, lui en premier lieu. Seulement voilà, le second Empire ne goûtait pas la musique dite «sérieuse». Il fallait être célèbre, pour confier à l'empereur, de la main à la main, le manuscrit d'un opéra. La gloire eût été que Napoléon III fit jouer les Troyens. Il n'y songea point...

Il restait à Berlioz à prendre un certain recul et à se peindre lui-même en pied. C'est ce qu'il a fait dans ses mémoires. Il a inventé un autre Berlioz, à qui il arrivait un tas de mésaventures. Seul aux prises avec le romantisme, il s'en est fardé. Et on le vit sangloter sur son pupitre de chef d'orchestre, ou parcourir Paris, la tête en feu, et se persuader qu'il était le plus méconnu



des artistes. Il entreprenait sa route bruyante jusqu'au buste de bronze qu'il convoitait au fond de la mémoire des hommes.

Par bonheur, il écrivait aussi de la musique, et de la meilleure. Dès sa Symphonie fantastique, écrite à l'âge de vingt-sept ans, il avait délimité son propre terrain, projeté ses ombres et ses ensoleillements. Cette musique n'avait rien à voir avec celle de Beethoven, mort trois ans plus tôt. C'était autre chose, de parfaitement original, de parfaitement inattendu.

Mais son appétit était immense: il voulait avaler l'opéra! Et l'opéra lui resta en travers du gosier, jusqu'à sa mort. Il connut les salles vides, avec leurs échos et leurs courants d'air. Il connut les dérisoires exécutions de ses œuvres, avec un pianiste au lieu de deux cents musiciens. Il connut — et cela lui serra le cœur — l'ascension d'un autre astre, l'astre-Wagner.

A cinquante-trois ans, il eut son fauteuil à l'Institut, à soixante-deux ans il obtint la rosette. Entre-temps, il avait raflé dans toute l'Europe des médailles, des couronnes, des amitiés, des émerveillements. Mais on ne jouait pas sa musique.

Et puis un beau jour il est mort. Et curieusement, son œuvre s'est mise à vivre. La France s'était à nouveau ouverte à la musique, grâce à de grands bonshommes comme César Franck, Saint-Saëns. La France se préparait, sans le savoir, à enfanter Ravel et Debussy: la musique l'intéressait. Et elle redécouvrit dans ses vieux papiers, les opéras d'un certain Berlioz, et des symphonies. Elle se les joua. Elle portait Berlioz dans une immense cape et elle essaye toujours de nous persuader que ce n'est pas chez elle que Berlioz, jadis, a pris froid!

P.-Ph. C.